

## L'ange de Bourlens

Chronique présentée par Jean Luiggi le 12 juin 2017

Pour commencer cette chronique, je voudrais vous lire ces quelques lignes, extraites d'un journal, qui seront suivies par quatre vers. Cela a été écrit en 1873 :

*« Comment dépeindre ce que j'éprouve quand je suis seule le soir, surtout quand le vent fait trembler les feuilles de nos grands arbres et que la brise vient caresser mon front et semble apporter à mon âme les chants d'un monde inconnu ? Il me semble alors entendre des chants qui murmurent au-dedans de moi, et, dans ce moment, toutes les voix humaines, sans exception, me paraissent discordantes près de cette douce harmonie. Ce que j'éprouve est une sensation indéfinissable ; je souffre, mais c'est une souffrance qu'on voudrait ne jamais voir finir (...) C'est dans ces moments que je me sens le mieux disposée à la poésie ; mais mon cœur en est tellement plein, que je puis seulement rêver ou pleurer, ne trouvant pas de mots pour exprimer mes pensées. »*

et ces quatre vers :

*« Que ne puis-je exprimer de ma bouche impuissante  
Ce qu'éprouve mon cœur !  
Que ne puis-je chanter ainsi que l'oiseau chante  
Et que chante la fleur ! »*

Cette poétesse s'appelle Hélène Courty, elle est née à Bourlens, près de Fumel, en 1861, elle a douze ans !

Elle vit avec ses deux parents qui ne sont plus tout jeunes : son père a 66 ans, sa mère, 51 ans, dans cette belle demeure « *La Chartreuse de Compagnol* », vieille famille huguenote qui vit des revenus de ses métairies. Ce sont des lettrés, éclairés et ouverts qui reçoivent presque quotidiennement le curé du village avec qui ils parlent de littérature et échangent des journaux. Hélène vit dans la solitude, à l'écart des enfants de son âge. C'est sa sœur Julia, qui est de vingt ans son aînée, qui se charge de son instruction. Ses parents envisagent de quitter Bourlens et d'aller vivre à Montauban pour permettre à Hélène de faire des études plus approfondies. Mais cette vie de solitaire, elle l'accepte et même, elle la recherche. Elle l'écrit dans ce journal où elle note, jour après jour, ses impressions :

*« L'hiver approche, je ne pourrai plus faire de délicieuses promenades dans cette allée. Je le regretterai, j'y suis si bien, surtout dans cette saison d'automne qu'aimait tant Lamartine et quand je suis seule. » Mon plaisir d'être dans l'allée est tout gâté si j'ai quelqu'un avec moi. Quelquefois, quand il y a des gens au vivier, dans l'allée, je préfère me promener sur le chemin. Quand papa me voit, il me dit alors : « Comment ne vas-tu pas dans l'allée, tu y trouveras de la compagnie ». Il ne sait pas que c'est là précisément ce que j'évite. »*

Seule, elle est heureuse. Elle lit, elle lit beaucoup, elle s'en explique dans son journal :

*« J'ai trouvé le livre des œuvres de Rousseau », « l'invocation de Lamartine me paraît bien belle », « Qui sait quelle aurait été la beauté des œuvres de Ronsard s'il avait vécu de notre temps ; son style me plaît plus que celui de du Bellay », « J'ai lu dans ma bibliothèque les œuvres de Corneille, de Racine, de Boileau, les Harmonies, les Méditations poétiques, les odes de Victor Hugo et quelques pièces d'Alfred de Musset ». Elle lit Pascal pour qui elle éprouve une grande admiration.*

Et quand elle ne lit pas, elle écrit. Elle réunit ses poèmes dans un chapitre : « Les Ephémères » qui sont classés en « Rêveries » : « Première rêverie », « Deuxième Rêverie » ... la « quatrième rêverie » dont voici un extrait :

*« Que le mont orgueilleux qui brave les orages,  
Que la fragile fleur qu'un souffle va flétrir,  
Que le soleil voguant dans un ciel sans nuages,  
Que la reine des fleurs qui va bientôt mourir,  
Que tout chante ici-bas le Dieu que je révère,  
Aimant l'humble pécheur qui le prie à genoux.  
Que tout disent aux méchants : « Redoutez sa colère » ;  
Aux bons : « Ne craignez rien, le juste est avec vous ».*

Le 20 juillet 1873, elle compose *Les Voix de la Nature* :

*« ..... ce que me dit la brise  
Du milieu des roseaux  
Et ce que dit le flot qui gémit et se brise  
Aux pieds des grands ormeaux,  
Ce que gémit le vent, ce que dit le zéphyr  
Dans les épis dorés,  
L'oiseau me le répète et le flot le soupire :  
Croyez, aimer, priez ! »*

Elle a lu Lamartine, le « flot qui gémit » et le « zéphyr » semblent dictés par le poète. Mais peut-on lui reprocher ces réminiscences ? Elle n'a que douze ans et elle n'écrit pas pour sa gloire mais pour son plaisir et pour ses parents. Dans son journal, elle le dit : « *moi je ne chante pas pour être admirée...* » et puis, plus loin, elle note : « *Hier, j'ai fait des vers, c'est sans doute un enfantillage de les mettre par écrit, mais je n'ai pu y résister. Peut-être que cela me fera plaisir, plus tard, de les avoir ?* »

Elle célèbre la nature en parlant du soir ou de la nuit :

*« Fraîche la brise du soir, haleine printanière,  
M'apportant les parfums de l'églantine en fleurs,  
Peut-être as-tu passé près de cette chaumière  
Où vont tous mes soupirs, mes rêves de bonheur ? »*

Ses *Rêveries* décrivent le calme avant la nuit :

*« Chantez doux rossignols ; sur l'herbe de la rive,  
L'étoile qui paraît jette ses fils d'argent,  
Et de l'astre des nuits la lueur fugitive  
Éclaire les prés verts de son éclat tremblant ».*

Puis c'est le ciel nocturne qui l'inspire :

*« Beau ciel, je pense à toi, la nuit, lorsque je rêve  
J'erre dans les parvis de tes temples dorés ;  
Je pense encore à toi lorsque la nuit s'achève  
Et que la fraîche aurore a pleuré dans les prés ».*

Racine lui inspire ce qu'elle appellera « *Le Chrétien et l'Athée* » et pour cette composition elle écrit en alexandrins :

*« Oui je connais ma tâche et je veux l'accomplir... »*

Elle connaît Victor Hugo et parlant de son inspiration, elle les appelle : « *ses voix intérieures* » !

Quatre thèmes dominent le recueil des « *Ephémères* » : La Nature, la Mort, l'Amour de Dieu, l'Amour des Autres.

Dans une *Ode à la guerre* qu'elle écrit en 1873, son poème commence par le spectacle d'une nature épanouie :

*« Les champs avaient repris leur brillante parure,  
Les arbres se courbaient sous le poids des fruits mûrs,  
Le zéphyr embaumé jouait dans la verdure,  
La terre souriait, tout était calme et pur. (...)  
L'enfant, couvrant de fleurs le seuil de sa chaumière,  
Venait se reposer près de la jeune mère,  
Qui berçant son sommeil par des hymnes pieux,  
Roulait ses cheveux d'or en mille anneaux soyeux.(...)  
Le jeune laboureur s'en allait en chantant,  
Et contemplant de loin sa femme et son enfant ».*

Elle écrit pour son père, pour sa mère, pour sa sœur Julia, pour son beau-frère Franck et puis pour les autres, pour tous les autres, tel ce prisonnier politique qu'elle va rencontrer lors d'une visite à la prison où l'emmène son oncle, le pasteur, qui en est l'aumônier. Dans son journal, elle s'en explique :

*« Il est fort intelligent et fort instruit, il a appris l'anglais en un mois et au bout de ce temps il a traduit un livre. Il a 29 ans, mais sa figure est beaucoup plus jeune, il est blanc et rose comme une jeune fille ».*

Le prisonnier qui s'appelle Pierre Sauzé est surpris par la visite de cette enfant, elle n'a pas dix ans, qui lui dédie un poème :

*« Loin du pays sur la terre étrangère,  
Hélas, me faudra-t-il languir ?  
Si je reste loin de ma mère,  
Oui, je le sens, je vais mourir ».*

Une correspondance pleine de poésie va s'établir entre la fillette et le prisonnier, plusieurs de ses poèmes portent le souvenir de cette rencontre : « *Le retour de l'exilé* », « *Au prisonnier* », « *Le captif* », « *Brise du soir* ».

Elle va être également émue par les Forges de Fumel qu'elle visite lors d'un mariage, elle est effrayée par la dureté du travail en usine, elle qui ne connaît que la douceur de la vie dans son village. Elle traduit sa compassion en vers :

*« Je chante pour le faible et non l'heureux du monde ;  
Pour le pauvre isolé, pour l'humble et douce fleur ;  
Pour le ruisseau qui fuit, non pour le flot qui gronde ;  
Pour l'humble prisonnier, non pour son oppresseur ».*

Et puis, il y a la mort, la mort des êtres qu'elle chérit, celle d'une jeune nièce de deux ans, fille de sa sœur Julia et aussi sa propre mort qu'elle évoque dans son journal :

*« La mort ne m'attend-elle pas sur cette route si belle et couverte de fleurs ? », « Chose étrange ! Toutes les fois que j'entrevois une grande joie pour l'avenir, même un avenir très prochain, je ne puis m'empêcher de penser à la mort. Je me dis que c'est étrange, et pourtant est-il possible de voir ces disparitions subites et si fréquentes sans en être frappé ? Où la mort m'attend-elle ? Je ne sais. Demain peut-être, le soleil n'éclairera que mon corps sans vie ».*

Elle écrit cela le 25 janvier 1874 et le 14 mars voici ce que sont ses pensées :

*« J'ai l'espérance de vivre, je sens et je comprends tout mon bonheur sans avoir pour cela la frayeur de la mort. Je jouirai paisiblement de toutes les joies qu'il plaira à Dieu de me donner et j'attendrai la mort, ayant aux lèvres le sourire de la foi ».*

Emporté par une fièvre typhoïde, elle meurt, trois mois plus tard, le 10 juillet 1874, elle avait treize ans et demi.

Elle laisse une soixantaine de poèmes et les pages de son journal.

L'œuvre d'Hélène Courty a été publiée en 1875 par son beau-frère Franck Martin, précédée d'une préface pleine d'émotion.

Le 26 juin 2010, l'école de Bourlens, son village, a été baptisée au nom d'Hélène Courty, une plaque commémorative a été inaugurée ce même jour. À l'occasion, le journal *La Dépêche* a publié une de ses œuvres, écrite à la suite du décès de sa petite-nièce :

*« À peine elle brillait, pauvre petite rose,  
Le spectre de la mort a fermé ses doux yeux,  
Et, glissant d'un baiser sa lèvre demi-close,  
L'emporte dans les cieux !  
Pleure, pleure, ô mon cœur, ta colombe chérie !  
Mais en la contemplant par les yeux de la foi,  
Songe qu'elle t'attend dans une autre patrie,  
Espère et souviens-toi ! ... »*

#### Bibliographie :

Alain Parailous – « Hélène Courty, l'Éphémère » (1861-1874)  
Revue de l'Agenais – Bulletin de la Société Académique d'Agen. 1987.

